

On enchevêtre
aux semaines des semaines
s'accumulent les routes
s'accumulent les ombres
les chemins
aux broussailles
les voies ferrées ternes
et la rouille qui perce
partout
sous les herbes folles
les jours éteints
pires que les nuits
sont
des salles vides
des salles combles
entre lesquelles s'évertuent
parcours confus
mouvements d'absurde
éclats bleus
éclats blancs
l'éperdu ne mène plus
nulle part
et aller c'est aussi
toujours
vers cela
le nulle part
où aller
à la fin

*il y a les nuits
où sur la table déserte*

*rien ne se trace à la page
l'obscurité labyrinthe*

les écheveaux s'emmêlent
se compliquent les réseaux
c'est toujours le temps qui manque
en premier lieu
le temps
qui est là
dépossédé de lui-même
des gestes s'appliquent confus
à le reprendre
aux salles vides
aux salles combles
c'est lui
et ce n'est pas lui
qui n'est plus
au dédale aussi
le temps
perdu
tout comme les corps égarés au panoptique
visages dévisagent visages
tout s'écoule eux aussi
ils ne le savent pas
mais cherchent
dans le manque
et les méandres
où se cachent voies d'ombres
pour ces ombres de voix
des formes filent loin
des perspectives les corridors

sous un jour artificiel
et les paroles faussées

*quand rien ne se trace
pas même un songe à venir
les nuits dans l'opaque
perdues dans le labyrinthe*

s'accélère la course
aux machines délirantes
des mouvements perpétuels
ils vont puis retournent
sans fin
toute trace niée
que quémander ici
si ce n'est sens pauvre
ou caché ou diffus
mais sens
à la marche
là juste là
dessous les voix discordes
les chambres
les couloirs
les salles vides
les salles combles
tout à l'abandon de catacombes
n'y mènent que replis
que reprennent des mains
peu sûres
d'un même geste répété
encore et encore

désordonné
encore et encore
cela juste cela
pour restaurer
un semblant de sens
dans les lacis
la vitesse
les distances
qu'on efface
au jour faux des artifices
demeure le pire
bien plus que la nuit
même obscure
ou meurtrie

*où mènent l'ombre les rues
la nuit les pas qui résonnent
au labyrinthe des lampes
ne s'éclairent que croisées
les édifices obscurs*

c'est à y perdre figures
et celles de ceux qui consentent
passent toutes ou passeront
désarticulées
heurté en elles l'influx
fluide de vivre
ne sont plus que replis
que mains lissent et froissent et déploient
monceaux de l'abandon
aux catacombes délaissés

indiscernables
y mènent seuls lacis
qu'ébauchent gestes désordonnés
secrets
des jours de terreur
comme couloirs infinis
ou même un seul
et s'y retrouvent ceux
qui allaient
sans savoir
comme tous
de toujours
vers les demeures d'insondable
un seuil derrière les toiles
qui flottent au vent

*éclats bleus éclats blancs
et dedans tout l'obscur
où formes humaines passent
même celle penchée
qui chemine invisible
à peine ombre plus dense
avance comme on danse
sur un fil tenu
le gouffre ouvert dessous*

au bout du parcours
il n'y aura plus de chambre
peut-être seulement
murs transparents
où projeter les images d'un jour

la vie se tient fragile
sous la voûte trop haute
où se tracent en lignes
constellations inconnues
on n'y peut demeurer
trop
on revient
à l'entour
la chambre
dehors des pas résonnent
clairs dans le soir
des voix parlent haut
rient
des mains font claquer
les couverts
les assiettes
les verres
dehors
on crie "à table!"
et ces bruits menus qu'on n'entend jamais
résonnent aux cours intérieures
la vie toute simple et toute nue
ramène des ténèbres
l'espace apaisé

*une croisée s'éclaire
on veille dans la nuit
au fond de cellules d'ombre
le clair obscur dessine
des lignes au labyrinthe
où l'on ouvre les yeux.*